
L'autre rive dans le texte de Sony Labou Tansi : un espace de frontière par excellence

Tabouche Boualem

Université Abderrahmane Mira, Bejaia (Algérie)

RÉSUMÉ

Notre proposition se veut une réflexion sur un espace particulier, la rive, et ses différentes manifestations dans le texte de l'écrivain congolais Sony Labou Tansi. En effet, l'autre rive est considérée comme un espace de création, de dualité, de différence et de liberté dans le texte *laboutansien*. Ainsi, la localisation spatiale du drame dans les deux premiers romans de Sony Labou Tansi, *La Vie et demie* et *L'État honteux* demeure plutôt flue. L'action de *L'Anté-peuple* se déploie dans un espace à deux pôles : elle commence à Kinshasa pour se terminer dans un pays voisin, visiblement le Congo, en passant par le village des pêcheurs.

Il s'agit donc d'une tentative de réponses aux questions suivantes : Quelle place occupe le fleuve Congo dans l'imaginaire des écrivains africains ? De quelle(s) manière(s) la rive joue-t-elle le rôle d'un espace de mémoire ?

INTRODUCTION

L'une des nombreuses originalités de la fiction *Laboutansienne* réside dans la capacité de l'auteur à inventer un langage subversif à plusieurs niveaux (Mbanga : 1996). Son univers fictif obéit à une logique qui s'émancipe des exigences de vraisemblance du récit réaliste adopté par les romans historiques. L'espace et la chronologie créent un réel désenraciné de l'univers de référence. Le roman échappe à une narration réaliste des événements qu'il prend en charge bien qu'ils soient

immédiatement en tenant compte de leurs caractères proches du langage parlé liés au quotidien de l'auteur. La fiction ne s'enlise pas dans une chronologie linéaire, bien au contraire, le génie du roman tient à la faculté de l'auteur à créer un univers marqué par une vision magique et merveilleuse du monde. La topologie, comme repère et simulation d'un réel africain dans les récits antérieurs, est différente de celle des pays africains. Chez Sony Labou Tansi, les villes imaginaires brouillent les pistes et dérangent le lecteur, l'auteur refuse de les inscrire dans une cartographie connue. De nombreux lieux cités dans le roman n'existent sur aucune carte connue. De la même manière, les seules informations dont le lecteur dispose sur ces États et ces villes qui apparaissent dans la fiction notamment l'État de la Katamanalasia, dans *La Vie et demie*, les villes de Yourma, dans *l'État honteux*, de N'sanga Norda et Valancia, dans *Les Sept solitudes de Lorsa Lopez*, ou de Hondo-Noote, dans *Le Commencement des douleurs*, demeurent leur localisation dans les régions tropicales. Il s'agit d'un espace réinventé (Lefebvre, 1974) situé entre l'imaginaire et la créativité de l'écrivain congolais que nous étudierons comme un renouveau de la fiction.

Le roman de Sony Labou Tansi décrit par conséquent un espace habité, dominé par une idéologie politique qui tient d'une expérience historique propre aux territoires des clans kongo. Dans son récit, les clans Kongo occupent les espaces positifs. Ils sont opposés non pas à l'espace urbain mais à la capitale du Nord incarnée par le pouvoir et qualifiée de lieu mortifère parce qu'elle est l'espace du pouvoir. Ainsi, N'sanga Norda, Hozanna, Tombalbaye, capitales des régimes dictatoriaux, sont des mégapoles situées au Nord alors que Valancia et Hondo Noote, villes des Bakongo et espaces positifs, sont au Sud.

DE L'HÔTEL « LA VIE ET DEMIE » À LA FORÊT DES LÉOPARDS

La majorité des personnages de Sony Labou Tansi sont pourchassés (Le Moigne, 2010), c'est pour cette raison qu'ils cherchent à changer d'espace pour se protéger. Le personnage de *L'Anté-peuple*, Dadou, rejoint l'autre rive pour atteindre le village des pêcheurs, Chaïdana Layisho de *La Vie et demie* rejoint la forêt des léopards et Estina Bronzario de *Les Sept solitudes de Lorsa Lopez* s'enferme dans une citadelle construite pour elle. Ces lieux ont un statut très particulier dans

les textes de Sony Labou Tansi parce qu'ils permettent aux hommes de vivre la tête haute.

Dans toute sa production romanesque, Sony Labou Tansi n'a pas cessé d'affirmer que l'âme des hommes est bel et bien cette dynamique, celle d'« inventer une éternelle soif d'identités ». Cette dynamique possède sa représentation spatiale, celle de l'autre rive à atteindre, celle qui permet d'échapper à l'enfer et d'atteindre un paysage d'espoir. Cet espace à atteindre est celui qui permet aussi de franchir la rue des mouches, un espace dont rêvait Chaïdana : « L'hôtel recevait en plein visage le souffle du fleuve et les senteurs de l'autre rive. L'hymne des grenouilles continua jusqu'aux dernières heures de la matinée et Chaïdana l'écouta comme la seule musique digne de son corps. » (1979 : 43).

La Vie et demie nous offre deux espaces de refuge : l'hôtel « La vie et demie » et celui de la forêt des Pygmées. Le premier refuge, l'hôtel, apparaît lorsque l'héroïne, Chaïdana, cherche un lieu où se réfugier : « nous sommes dans la ville à problèmes [...] vous connaissez l'hôtel La vie et demie ? » (1979 : 30). Ce refuge occupe un espace particulier qui en fait même un lieu à part : « – Mais La vie et demie était un hôtel d'expatriés et M. Billancourt, le patron, n'aurait jamais toléré une quelconque fouille » (*idem* : 62). La forêt des Pygmées, quant à elle, apparaît avec l'arrestation de Layisho et Chaïdana ; et ses enfants sentent alors le danger : « Ils virent un triste vieillard à la gorge et au front blessés, qui n'eut pas trop de mal à les convaincre de se laisser dériver par les eaux jusqu'à la forêt des léopards, puis Layisho avait été appréhendé et qu'on cherchait ses deux enfants » (*idem* : 87). Cet espace va permettre aux enfants de Chaïdana d'être au contact d'un personnage qui va jouer un grand rôle dans leur parcours personnel, Kapahacheu.

La plongée que Chaïdana effectue dans la forêt est lourde de sens. En effet, après l'assassinat de son père, Martial, l'ancien chef charismatique de la Katamalanasié, elle tente d'élaborer toutes les stratégies possibles pour le venger. Et cette action en perspective, vise l'élimination physique du Guide providentiel et de tous ses successeurs. Grâce à la bénédiction de la forêt, elle parviendra à mettre à exécution son plan et à le faire aboutir : « Si le temps le veut, je repartirai, et je prendrai la ville avec mon sexe, comme maman. C'est écrit dans mon sang. » (1979 : 99) Ainsi, Chaïdana Layisho apprend des Pygmées, Dadou, quant à lui, est accueilli par la vieille : « [...] On ne peut pas lui refuser que vous restiez. Et si ça caille, on peut même prendre des

risque » (1981 : 124). Les pêcheurs ont le sens de l'hospitalité et de solidarité :

Il y a de la place pour deux sur la natte, dit le plus jeune, sur la natte et dans la pirogue. Quant un grand-père est mort, il a dit : « Il faut aimer ceux qui souffrent ».

Oui, approuva la vieille, il a dit cela. Vous allez aimer monsieur Dadou. Vous l'emmènerez à la pêche.

Il a ses papiers ? demanda le plus jeune.

Ne peut pas traverser le fleuve sans papier, dit la vieille. (1981 : 125)

Les espaces en question sont politisés, ils ont une fonction idéologique et apparaissent comme des espaces d'identification politique et d'opposition (Ndinda, 2002). Sony Labou Tansi tient compte des nouvelles réalités politiques qui opposent les forces politiques et des violences militaires qui oppriment les populations. *La Vie et demie*, premier roman de Sony Labou Tansi, inaugure déjà la thématique de la ville armée. L'étude que nous consacrons aux espaces dans le roman *laboutansien* doit considérer les nouveaux aspects que nous venons d'évoquer, la capitale comme lieu d'enjeux politiques, les espaces naturels, la forêt, le fleuve comme lieux de paix et, enfin, les nouveaux espaces produits dans les trois derniers romans comme lieux d'identification et de résistance politique concédés aux forces de résistance en l'occurrence, les tribus kongo. Dans la forêt des Pygmées, Chaïdana et Layisho redécouvrent les vertus des habitants de la forêt et tout le mystère d'un monde ignoré des habitants de la ville qu'ils ont fuie. La forêt est un lieu de mystère qui garde les secrets de la vie et de l'invisible : elle s'oppose à la ville qui tue les hommes et qui les plonge dans « les fosses communes ». Dans ce passage, Layisho regrette l'absence dans la ville de ce mystère et de cette spiritualité qu'il trouve dans la forêt :

La forêt te dira des secrets dans la nuit, elle te dira ce que les oreilles n'entendent pas.

Souvent Chaïdana n'écoutait pas, elle regardait le collier de dents. Elle pensait que les dents avaient appartenu à Martial. Ce petit empire de phalanges qui pendait sous l'instrument de musique. Là-bas, avec tout ce monde de Son excellence. Si on s'amusait à faire des ustensiles et des objets d'art. Mais il y avait la fausse commune où Layisho était sans doute descendu. (1979 : 127)

La Vie et demie obéit à une structure qui enchaîne les séquences narratives en alternant espace de guerre et espace de paix. Le récit s'ouvre dans un espace urbain, il introduit la guerre et l'exécution de Martial. Ensuite, Chaïdana disparaît dans la forêt des Pygmées où règne

la paix. Enfin, la ville vient recouvrir la forêt des Pygmées et plonge les habitants dans une guerre chaotique, comme le décrivent les deux passages suivants de *La Vie et demie* :

Non, la terre est mal conçue, il en fallait une pour quatre ou cinq types.
Après c'est l'enfer. L'enfer ne tue pas, il bouffe.

L'enfer ?

C'est quelque chose qui vous bouffe. Qui vous mange à coups fermés.

Léopard ?

Non.

Lion, crocodile, tigre ?

Ça vous mange tant que vous respirez, mort, ça vous laisse tomber. Vois pas.

Tu ne verras pas, il faut aller là-bas. (1979 : 132)

Et plus loin :

Des soldats vinrent. [...]

Le chef des soldats étaient tombés en colère.

Un pygmée n'aura jamais le droit de parler ainsi à un Payonda.

La forêt appartient aux Mhaha. Pourquoi tu y viens soldat.

La réponse ne s'était pas fait attendre. Une balle avait sifflé et le sang de Mulatashio coulait dans la gueule ouverte du défunt. (1979 : 133)

En effet, les pêcheurs vivent près de la nature dont ils sont entièrement dépendants et bien souvent leur travail les oblige à travailler collectivement, les rendant plus amènes et plus tolérants : « Les pêcheurs auront toujours, dans tous les pays du monde, la réputation d'avoir plus d'humanité que le reste des hommes ». (1979 : 74) De fait, Layisho accueille Chaïdana chez lui au point de donner son nom à ses trois enfants, afin de l'aider à se cacher du Guide providentiel. L'autre rive, c'est aussi celle d'un fleuve sur lequel pêchent Chaïdana Layisho et Martial, un fleuve qui offre une vie calme contrairement à celle de *La rue des mouches*.

Le fleuve Kongo est, de la même manière, opposé à la ville des milices. Il se révèle comme étant un espace de paix et d'abondance alimentaire. Cet espace est un lieu de calme habité par des pêcheurs dont les préoccupations sont essentiellement le travail et la communion avec la nature : « Ce côté du pays aimait Dieu. Il avait donné le fleuve. Le fleuve donnait la vie. La vie donnait le reste. Elle faisait le pont entre aujourd'hui et les ancêtres. Elle offrait la joie de tuer un poisson. Ils étaient nombreux les pêcheurs. De toutes les parties du continent, face à l'eau, aux pierres, à la boue lourde où végétait la jacinthe » (1979 : 141).

LE VILLAGE DES PÊCHEURS, LE BERCEAU DE LA RÉBELLION

Selon Édouard Glissant (1981), pour que la révolution réussisse elle peut s'appuyer sur le paysannat. Ainsi, dans ses thèses apparaît un paysage qui n'occulte pas l'homme, mais l'amarre à ses divers éléments, les intègre les uns aux autres dans une profonde communion :

Au Nord du pays, l'enlacement des verts sombres que les routes n'entament pas encore. Les marrons y trouvèrent leur refuge...La nuit en plein soleil et le tamis des ombres. La souche, sa fleur violette. Le lacis des fougères. La boue des premiers temps, l'impénétrable originelle. Sous les acomas disparus, la rectitude des mahoganys que des anses bleues supportent à hauteur d'homme. Au centre, l'ondulé littéral des cannes... Le Sud enfin où les cabris s'égaillent. (Glissant, 1981 : 30)

Ce paysage qui fonde la nature la plus intime de l'être humain est le berceau des révolutions qui dominent les textes de Sony Labou Tansi.

Le récit de *L'Anté-peuple* commence en ville dans un établissement scolaire avant que Dadou qui est persécuté et recherché par les milices du régime ne se réfugie au bord du fleuve Congo. Il se fait soigner dans le village des pêcheurs qui vivent loin de la ville et qui, par conséquent, se détournent de l'ensemble des mouvements et des événements politiques. Les habitants du bord du fleuve expriment, à travers Makaya, la peur qu'ils ont des affaires politiques de la ville : « On aimait l'étranger. Mais Makaya avait raison : « Si les bérets venaient, ils le prendraient pour un maquisard. Et un village qui avait abrité des maquisards n'avait pas droit à la pitié. On y mettait le feu. Tous ses habitants seraient dispersés voire tués » (1981 : 125). La ville représente une menace de mort permanente liée à la politique. (Zorgbibe, 2004) Lorsque le héros veut quitter Kinshasa et Brazzaville, ce n'est nullement le risque de l'acculturation ou de perte de son identité qui le guette, mais celui de se trouver impliqué dans les affaires du pouvoir et de se faire dévorer par le régime qualifié d'enfer par les pêcheurs :

Il demanda à Henri où pouvait bien être la cité du Parti.

Qu'est-ce qu'un pêcheur a à avoir avec la cité du Parti. C'est là des choses qui ne nous regardent pas. Vous un pêcheur qu'est-ce que vous irez faire là-bas ?

Montrez-moi le chemin, dit Dadou.

Pourquoi demandez-vous le chemin de l'enfer ? (1983 : 101)

Ainsi, la ville n'existe dans le roman et n'a de sens que dans son assimilation aux affaires de l'État. C'est l'espace du parti du Guide et de

ses soldats kaki. Par opposition, la forêt et le fleuve apparaissent comme des espaces de liberté et de refuge pour les opposants au régime.

Au risque de sa propre vie, Yealdara favorise l'évasion de Dadou qui se réfugie dans le village des pêcheurs considéré comme un nid des rebelles. L'objectif unique de Yealdara est de créer un paradis avec Dadou, comme elle le dit elle-même : « Ils construiront ce monde où le lit devient boussole, où les draps deviennent vagues et tempêtes, où l'odeur est vent, où la viande est univers. Ils iraient danser, boire, sauter les ruisseaux [...] avant de pourrir, il faut se débattre... » (1981 : 70). La recherche de l'amour ne sera pas facile pour elle. Yealdara sera obligée de traverser des obstacles, et de surmonter des difficultés qui mettent à rude épreuve sa foi en l'amour. Elle reçoit encore des blessures lorsqu'elle traverse le fleuve à la recherche de l'objet de son amour. La rupture d'avec son père et sa vie antérieure marquent le début d'un nouveau voyage. La traversée du fleuve prend donc tous les aspects d'une purification de la personnalité.

En traversant le fleuve, Yealdara laisse derrière elle un monde en agitation. De l'autre côté, elle espère trouver l'objet de sa quête, mais son déplacement est une descente aux enfers ; elle devient pêcheuse dans le village qui l'accueille. La vie dans cet espace qu'elle vient de découvrir lui permet de comprendre qu'elle est tombée dans un univers qui vit un bouleversement révolutionnaire. Ses discussions avec le vieil Armando lui ont permis de comprendre que « le fleuve est le pays des grandes âmes » (*idem* : 147). Yealdara passe cinq ans dans ce village jusqu'au jour où le vieil Armando est arrêté. Elle est brutalement ramenée à la réalité et décide d'agir : « Il faut que je me batte. Je n'ai pas encore les mains liées. Je n'ai pas encore la viande fermée. Tant qu'il y aura une goutte de moi en moi, je me battraï » (*idem* : 160). Cependant, dans un pays en pleine révolution, Yealdara n'a pas d'armes, ni de moyens. Au moment où elle décide de lutter, elle n'appartient à aucun groupe d'action. Seule dans son parcours, elle est obligée de subir dans sa chair les souffrances du myste.

Au cours de ses recherches, Yealdara découvre les réalités de la capitale. Les espaces publics sont baptisés de noms faisant partie du registre révolutionnaire : parc de la liberté, Rue de la Fanfare, Avenue de l'espoir, Rue de Babylone, (*idem* : 163-165). Le parc de la liberté est inaccessible, les soldats demandent les papiers à tous les coins de la rue. Les rêves sont brisés : « Ça chauffait trop ici. Tous les chemins morts. Restait seulement celui de l'espoir. Tous les droits tués, restait ce droit à

l'espoir, aux illusions peut-être » (*idem* : 164). Le seul espace censé donner espoir aux individus est celui des églises, et autres confessions religieuses. Ces lieux sont en principe le refuge par excellence, les milieux dans lesquels l'on recherche et retrouve la sérénité, mais ce n'est pas toujours le cas :

On venait pour fuir l'extérieur. Mais l'extérieur vous pourchassait partout. Il vous encerclait ; il se resserrait sur vous comme un nœud terrible, il vous rongeaît, vous grattait, vous piquait, vous assiégeait. L'extérieur était la nouvelle bête féroce ici, qui sautait sur vous à la moindre occasion et vous déchirait, vous broyait ; il avait des gestes de raz de marée et se conduisait comme un séisme dans tout l'être, sous toutes les viandes, au fond de toutes les consciences. (*Idem* : 165)

Yealdara découvre que la plupart de ces dénominations cachent mal les soubresauts d'une révolution s'est emballée. Les arrestations et les exécutions qui se font au nom de la révolution sont, en réalité, des répressions initiées par les dictateurs pour se maintenir au pouvoir. Les personnages se retrouvent au centre d'un cycle qui leur ouvre les portes de l'enfer. Yealdara découvre le règne d'un univers où elle bascule bientôt.

LA PROVINCE, UN LIEU DE RÉSISTANCE

Dans le roman de Sony Labou Tansi, le lecteur découvre plusieurs villes positives qui s'opposent au régime et qui défendent les idées démocratiques : Valancia est la ville d'Estina Bronzario, opposée au régime (*Les Sept solitudes de Lorsa Lopez*), Hozanna est la ville du rebelle Benoît Goldman (*Les Yeux du volcan*), Hondo Noote est la ville d'Hoscar Hannah, le Saint (*Le Commencement des douleurs*). Ce sont en réalité des villes fictives, tout droit sorties de l'imaginaire de l'auteur. Dans un ouvrage collectif, Sony Labou Tansi ou la quête du sens, Kadima Mukala souligne que :

[Chez Sony Labou Tansi], les villes sont blotties entre l'eau et les roches, le flux et la permanence, les événements et l'Histoire. Pourtant entre la pierre et l'eau, il n'y a pas d'opposition, mais plutôt une étrange complicité. La pierre n'est jamais autant elle-même que lorsqu'elle est entourée d'eau. L'homme n'a alors pas sa place. Il est un naufragé ballotté entre la permanence de l'histoire et le flux des événements. Témoin impuissant de cette complicité de l'océan et de la pierre, l'Homme n'existe que par elle, sur une fragile frontière où se constitue le sens de sa vie et dont Sony Labou Tansi, dans ses trois derniers romans a relancé la genèse. (1997 : 102)

Ces nouvelles villes sont occupées par les populations de la Côte qui ont une histoire de plusieurs siècles. L'histoire de la population de la côte coïncide avec les luttes démocratiques et les phénomènes de décapitalisation marqués dans leur calendrier. *Les Sept solitudes de Lorsa Lopez* donne les références historiques de la « décapitalisation » (Devesa, 1996). L'événement majeur qui fonde la lutte démocratique fait référence au transfert de la capitale de la Côte Valencia vers Nsanga Norda, l'actuelle capitale du pays située au Nord et contrôlée par le régime.

Dans *La Vie et demie*, le chemin que constitue le fleuve charge la forêt de valeurs qui la rendent aussi très précieuse. Pour Kapahacheu, cette forêt est devenue :

La république de sèves, de ses ancêtres, de l'oncle qui avait résisté au gbombloyano, de la feuille qui faisait pleuvoir, de celle qui rendait le gibier lent. Si bien qu'à la longue, dans le cerveau de Chaïdana, la forêt se fit, la forêt et ses enchevêtrements farouches, la forêt et ses odeurs, ses formes, ses ombres et ses lumières, ses torturantes ardeurs. A part ses dix-neuf ans de là-bas, Chaïdana finit par perdre de vue son âge. Il y avait les jours, les nuits : c'était la forêt du temps, la forêt de la vie, dans la forêt de son beau corps. (1979 : 100-101)

Ainsi, si la ville est considérée comme une « putain » (1981 : 114), la forêt est quasi-vierge d'hommes : elle n'héberge que des Pygmées, qui ont développé une science : « Les parents de Kapahacheu avaient été chasseurs, mangeurs de feuilles, et possédaient la science des sèves comme personne ne l'avait jamais possédée. Mais jamais de leur vie ils n'avaient rencontré une bête du nom de l'enfer, qui vous mange vivant, et mort vous laisse tomber » (1979 : 95). Le séjour de Chaïdana Layisho dans la forêt lui permet de découvrir un Paradis où pousse la liane :

Cette feuille, tu mets sous la langue pour devenir un homme-arbre. Cette feuille, tu mâche, pour ne pas faire fuir le gibier avec ton odeur. Cette feuille tu frottes pour que les serpents s'éloignent. Cette feuille pour garder le souffle. Cette feuille. Cette liane. Cette racine. Cette sève. Cette plante ». (*Idem* : 98)

Cette république obéit alors aux lois de la nature, elle symbolise le dedans et les valeurs qui soumettent l'homme aux exigences de cette sève dont il provient. La forêt est un lieu ancien que les ancêtres du Guide Providentiel ont rasé pour construire Yourma.

Dans les trois derniers romans de Sony Labou Tansi il est peu question de la forêt, mais son rôle dans l'univers reste posé parce qu'elle en fait partie intégrante. L'homme est une part de la nature, une part

intégrante, il doit garder sa place sans privilégier la sienne, sans en faire un instrument de pouvoir. Voici ce que dit Kapahatcheu à sa sœur Chaïdana : « ... Oui, cette sève, cette plante, cette liane, ce champignon, cet insecte. Et il y a le grand arbre qui garde les voix des ancêtres. L'autre arbre qui garde les voix des morts qu'on n'enterre pas. La pierre qui parle. Le lac aux poissons cuits. » (*Idem* : 101)

Dans *Les Sept solitudes de Lorsa Lopez*, Estina Bronzario, figure de la résistance contre le régime, appelle à la commémoration des cent ans de la décapitalisation contre la mise en garde des autorités. Lorsqu'elle mène le mouvement de rébellion des femmes pour fêter le centenaire, sa mort est annoncée par les autorités du régime de Nsanga-Norda :

Fartamio Andra ne comprenait pas pourquoi la terre n'avait pas crié la grève des étudiants, quelques semaines avant la première guerre de la décapitalisation qui opposa la lignée des fondateurs aux gens de Nsanga Norda. (1985 : 19)

C'est ainsi qu'à Valancia après l'assassinat d'Estina Bronzario, les femmes refusent de faire la guerre, au nom de l'honneur, contre le sang déversé.

Le dernier roman de Sony Labou Tansi, *Le Commencement des douleurs*, nous présente une autre ville côtière, Hondo Noote ; petite ville construite entre un volcan et l'océan, aussi menaçants l'un que l'autre, on se méfie des ricanements de la Fortune. Heureusement, les éléments naturels ont toujours prévenu ses habitants des pièges que leur tendait l'Histoire. Mais lorsqu'une cérémonie rituelle – le mariage symbolique d'une enfant avec un vieil homme – tourne mal, tout le monde sent bien qu'il y aura des conséquences et que plus rien ne sera comme avant.

Hondo Noote brillait joyeuse au milieu des maisons bleues, dans ses jupons de verdure.

Hondo Noote que nous disions être l'âme de l'Atlantique, pays blotti dans les pierres, baigné dans l'écume dense des lumières de juin, pays vorace d'histoires, de légendes, de rumeurs, pays omnivore. Toute la ville sentait l'agave et la craie. Le soir, elle déversait la musique de tous les pays du monde. Hondo Noote, cité privilégiée de tous les dieux, regardait opiniâtrement le ciel. (1995 : 23)

Ainsi, Valancia et Hondo Noote, villes côtières, situées au Sud, sont chargées d'Histoire. Hondo Noote est une ville cosmopolite, traversée par des peuples nombreux. Elle a connu la colonisation mais n'a jamais rompu avec ses fondateurs, ses mœurs et ses croyances. Le savant Oscar Hana veut construire une nouvelle terre, « une île vierge de toute

colonisation », un pays de revanche : « Ainsi les derniers de la Terre seront les premiers, lavés du poids de l'histoire, [...] de trois mille ans d'humiliations, de négation parfaite » (*idem* : 102).

CONCLUSION

En guise de conclusion, nous pouvons dire que Sony Labou Tansi, à travers son esthétique de l'espace, affiche une volonté d'écrire un roman qui dépasse les sentiers battus de la littérature exotique en proposant un espace vierge dans son roman et en laissant apparaître l'audace de créer des villes et des pays imaginaires dans le récit. Le lecteur découvre des espaces nouveaux et un foisonnement de noms de rues et de villes jamais entendues auparavant : Katamalanasia, Yourma, Felixville, Nsanga Norda, Baltayonsa, Tombalbaye, toutes ces villes imaginaires apportent un nouveau souffle au roman africain.

L'auteur introduit un univers urbain tout à fait imaginaire qui relève de l'esthétique du merveilleux. En effet, la description qui prend comme modèle les espaces connus du lecteur dans le but d'installer la fiction dans un univers congolais réel se trouve délaissé dans les derniers romans de Sony Labou Tansi au profit d'un espace et d'une toponymie imaginaires. Les espaces en question sont politisés, ils ont une fonction idéologique et apparaissent comme des espaces d'identification politique et d'opposition. Il tient compte des nouvelles réalités politiques qui opposent les forces politiques et des violences militaires qui oppriment les populations. L'espace romanesque est symbolique du rapport de l'homme au pouvoir politique : la décapitalisation de Valancia par les autorités est un acte de dépossession et d'usurpation du pouvoir légitimement dévolu aux gens de la Côte. Le rapport de l'homme à l'espace est de nature proprement affective : l'espace n'est point conçu comme une sphère ouverte, mais comme la propriété du groupe.

Ouvrages cités

- DEVESA, Jean Michel (dir.). 1996. *Sony Labou Tansi, écrivain de la honte et des rives magiques du fleuve Kongo*. Paris : L'Harmattan.
- GLISSANT, Édouard. 1981. *Le Discours Antillais*. Paris : Gallimard.
- LEFEBVRE, Henri. 1974. *La Production de l'espace*. Paris : Anthropos.
- LE MOIGNE, Sonia Euzenot. 2010. *Sony Labou Tansi : La subjectivation du lecteur dans l'œuvre romanesque*. Paris : L'Harmattan.
- MBANGA, Anatole. 1996. *Les Procédés de création dans l'œuvre de Sony Labou Tansi : système d'interactions dans l'écriture*. Paris : L'Harmattan.
- NDINDA, Joseph. 2002. *Révolutions et Femmes en révolution dans le roman africain francophone au Sud du Sahara*. Paris : L'Harmattan.
- MUKALA, Kadima (dir.). 1997. *Sony Labou Tansi ou la quête permanente de sens*. Paris : L'Harmattan.
- SONY, Labou Tansi. 1979. *La Vie et demie*. Paris : Le Seuil.
- . 1981. *L'Etat-honteux*. Paris : Le Seuil.
- . 1983. *L'Anté-peuple*. Paris : Le Seuil.
- . 1985. *Les Sept solitudes de Lorsa Lopez*. Paris : Le Seuil.
- . 1995. *Le Commencement des douleurs*. Paris : Le Seuil.